

Études littéraires africaines

ANDRADE (Susan Z.), *The Nation Writ Small. African Fictions and Feminisms. 1958-1988*. Durham and London : Duke University Press, 2011, IX-259 p. – ISBN 978-0-8223-4897-9

Karen Ferreira-Meyers



Numéro 38, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028685ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028685ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferreira-Meyers, K. (2014). Compte rendu de [ANDRADE (Susan Z.), *The Nation Writ Small. African Fictions and Feminisms. 1958-1988*. Durham and London : Duke University Press, 2011, IX-259 p. – ISBN 978-0-8223-4897-9]. *Études littéraires africaines*, (38), 153–155. <https://doi.org/10.7202/1028685ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ANDRADE (SUSAN Z.), *THE NATION WRIT SMALL. AFRICAN FICTIONS AND FEMINISMS. 1958-1988*. DURHAM AND LONDON : DUKE UNIVERSITY PRESS, 2011, IX-259 P. – ISBN 978-0-8223-4897-9.

Cet ouvrage se situe dans la longue lignée de discussions à propos de l'interrelation entre culture et politique, réalité et fiction, domaine privé et domaine public. Trop longtemps, l'histoire littéraire a prôné que les romancières, dans leurs œuvres, se concentraient sur les aspects domestiques de la vie et évitaient d'analyser la société et les politiques nationales. Pour l'auteur, il s'agit d'un mythe qui perpétue l'idée selon laquelle l'écriture des femmes serait apolitique.

L'auteure a sous-divisé son ouvrage en six grandes parties. L'introduction (p. 1-43) confronte des notions théoriques (écriture féminine et masculine, genre, histoire, vie politique, collectivité), avec divers exemples littéraires pour, entre autres, expliquer comment et pourquoi certaines études antérieures doivent être revisitées et, peut-être, mises de côté. Ainsi, elle donne un aperçu des théories proposées par Florence Stratton, Olakunle George, Fredric Jameson, Kumkum Sangari et Sudesh Vaid. Dans la deuxième partie de son introduction, S.Z. Andrade justifie son corpus : trois romancières – la Nigériane Buchi Emecheta, l'Algérienne Assia Djébar et l'Égyptienne Nawal El Sadaawi –, qui ont exprimé leurs sentiments anticoloniaux et ont conçu des personnages féminins de manière détaillée ; la Nigériane Flora Nwapa et la Kenyane Grace Ogot, qui furent les premières romancières africaines, mais qui ne semblent pas du tout se pencher sur la vie politique ; la Sénégalaise Mariama Bâ et la Zimbabwéenne Tsitsi Dangarembga, qui offrent des personnages féminins allégoriques au lecteur, dans des histoires où l'échec du romanesque équivaut au désillusionnement national ; enfin, la Sénégalaise Aminata Sow Fall qui serait, selon S.Z. Andrade, une des premières à mettre en scène un personnage féminin en relation directe avec la nation ou l'État.

Dans les quatre chapitres qui suivent, S.Z. Andrade rassemble certains caractères thématiques et/ou stylistiques de ces écrivaines, en les regroupant sous différents titres : « Joies d'être filles » (Nwapa et Emecheta avec Chinua Achebe comme homologue masculin), « Celles qu'on aime et celles qu'on délaisse » (Bâ et Sow Fall, et Ousmane Sembène comme point de comparaison), « Bildung en formation et déformation » (Dangarembga et Nurredin Farrah), et enfin « Bildung aux frontières » (Assia Djébar). C'est l'occasion pour l'auteur de se demander ce qu'est l'engagement politique et quelles marques on peut en trouver dans un ouvrage littéraire. Elle

compare les écrits masculins aux textes féminins, et conclut que les chercheurs en littérature africaine n'ont pas pu, jusqu'à présent, comprendre la relation qu'entretiennent les écrivaines avec le nationalisme, surtout parce que les pratiques de lecture n'étaient pas habituées à cette vision. Elle propose donc une nouvelle lecture où les premiers romans féminins africains, même s'ils n'incitent jamais de façon explicite à la révolte, sont liés à la résistance des femmes. L'approche, historique d'abord (surtout dans les chap. 1 et 2), devient une vision plus synchronique en se référant au *Bildungsroman* où les personnages féminins sont décrits de façon plus détaillée. La quête identitaire féminine devient primordiale et la scène publique entre pleinement dans la scène privée. S.Z. Andrade souligne aussi les aspects économiques qui, dans les romans féminins, restent des éléments déterminants pour le caractère des femmes, aussi bien au niveau de la famille et du village que de la nation.

Dans le premier chapitre, S.Z. Andrade fait le portrait de Flora Nwapa comme celle qui a pu manipuler le langage et la forme narrative du colonisateur pour, en même temps, raconter l'histoire d'un personnage féminin « authentique » et indépendant dans le contexte des représentations fréquemment péjoratives des femmes de la part d'auteurs hommes. Elle le fait en analysant en détail le roman *Efuru* (1966) et en le comparant au roman de Buchi Emecheta, *The Joys of Motherhood* (1979), dans lequel l'auteure montre moins d'hésitation, moins d'ambivalence lorsqu'elle décrit les opportunités de bonheur de la femme sans enfant, Nnu Ego. S.Z. Andrade s'intéresse alors à *Une si longue lettre* (1979), une œuvre qui doit être lue non en tant que précurseur mais en tant que fille, sœur ou disciple d'une tradition romanesque sénégalaise qui existait déjà avant sa venue sur le devant de la scène.

Dans le deuxième chapitre, S.Z. Andrade compare, en visant surtout l'intertextualité, le roman de Mariama Bâ, *La Grève des bàttu* d'Aminata Sow Fall et le roman et film *Xala* d'Ousmane Sembène. Pour l'auteur, ces trois ouvrages sont tous, d'une façon ou d'une autre, liés à l'essai de Franz Fanon, *Les Damnés de la terre* (1961), et en particulier à son chapitre 3 : « Méaventures de la conscience nationale ». S.Z. Andrade conclut qu'en délaissant le collectif, en ne représentant que les promesses du passé, en rejetant le sens de l'outrage ressenti par O. Sembène et A. Sow Fall, M. Bâ a pu se forger une place (et une place pour les romancières qui l'ont suivie), afin de pouvoir parler d'amour, d'individualité, d'égoïsme féminin et de désir individuel.

Les deux romans analysés dans le troisième chapitre lient la relation de la nation décolonisée à celle de la croissance individuelle et du développement du sujet personnel. La juxtaposition de *Nervous Conditions* (1984) de la Zimbabwéenne Tsitsi Dangarembga avec *Maps* (1986) de la Somalienne Nuruddin Farah produit, selon S.Z. Andrade, une conversation qui explore les aspirations et les angoisses liées au genre, à la décolonisation et à l'indépendance, que l'on peut trouver dans les romans africains europhones.

Le quatrième et dernier chapitre se concentre principalement sur deux romans de l'Algérienne Assia Djebar, *L'Amour, la fantasia* (1985) et *Ombre sultane* (1987), deux romans résolument autobiographiques, voire autofictionnels. Dans ces deux romans, pourtant, les voix de nombreuses femmes, narrées dans des vignettes individuelles, interviennent pour essayer de résoudre les tensions entre les droits individuels d'un personnage et la nécessité de la pensée collective, en tant que groupe généré ou nation.

Une conclusion, malheureusement moins détaillée et moins riche en apports intellectuels que l'introduction, une liste chronologique des romans africains choisis, des notes, des références bibliographiques et un index concluent l'ouvrage. L'étude de S.Z. Andrade offre une vue panoramique de l'écriture féminine des années 1958 à 1988, en montrant quelques tendances générales par l'analyse de grands textes féminins : son ouvrage sera sûrement utile aux étudiants, aux chercheurs et à toute personne recherchant une vision globale de la littérature africaine féminine.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

BAUMGARDT (URSULA) ET DERIVE (JEAN), DIR., *LITTÉRATURE AFRICAINE ET ORALITÉ*. PARIS : KHARTALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2013, 164 P. – ISBN 978-2-8111-1017-8.

Ce recueil d'articles fait le point sur la relation entre l'oralité et la littérature africaine d'aujourd'hui, en tentant de voir si l'oralité est « consubstantielle à la création littéraire africaine » (p. 5-6) ou si « elle relève plutôt des postures idéologiques » (p. 6). L'intérêt principal du volume réside dans l'examen de l'oralité dans une variété de genres et de traditions linguistiques, sans ignorer des formes de distribution médiatique, telle la radio ou la télévision.

La première partie, « Les sources orales de la littérature écrite en Afrique », comprend diverses études de romans écrits en français, en anglais et en langues africaines, et de poésie francophone. Trai-